

J.N. 136.613 Lyon, dimanche 30 janvier 1910

Mon bien cher ami,

L'imprimerie me laisse chômer. Depuis  
huit jours je n'ai plus reçu d'épreu-  
ves. Il est probable que l'on est  
occupé à tirer les feuilles que nous  
avons corrigées et que le flot  
des épreuves nouvelles ne fondra  
pas à revenir. D'ailleurs je ne puis  
pas mettre. Que le travail de  
correction soit à faire maintenant  
ou plus tard, cela m'est indifférent.  
Je souhaite seulement que les  
épreuves n'arrivent pas en trop  
grand nombre à la fois, afin de

pouvais les corriger sans que la tripa-  
ration de mes livres en souffre.

Vous avez eût eût de me voir  
supprimer la page sur Fanny Egger dans  
le chapitre V. Il me semblait que  
j'avais reporté le passage plus loin  
au chapitre où je raconte le voyage  
de Fil' parger à Paris et je croyais  
me rappeler que dans mes "Notes",  
accompagnant le texte révisé du  
chap. V je n'avais indiqué comme  
étant réservé pour plus tard. Si  
réclamé j'en ai reporté à l'époque  
du voyage à Paris, il n'y aura  
rien à le supprimer à cet endroit-là,

lorsque nous aurons les épreuves. Tout  
ce que je voulais, c'était écrire une  
répétition. N'ayant pas le moindre  
brouillon de ma seconde rédaction,  
je suis obligé, dans mes corrections,  
de m'en rapporter à des souvenirs  
dejà un peu lointains.

J'ai reçu le document relatif à  
l'annuaire que vous m'avez envoyé,  
et je l'ai lu avec intérêt. Mais  
je n'ai pas encore réfléchi à l'usage  
en il conviendrait d'en faire. En ce  
moment je n'ai pas le moindre  
souffle pour le travail; je reste des  
jours entiers sans toucher à une plume

ou à ma livre ; je me sentirais  
particulièrement incapable de  
modifier ou de compléter "Fanny  
Eclair". Si vous en avez le con-  
sage, je vous signale un document  
dont il faudrait absolument vous  
servir : c'est une lettre de Fanny  
à Lutz, publiée, à l'occasion de  
l'apparition de mon livre, par la  
Nouvelle Revue Française du 30 novembre.  
Je vous l'ai envoyé avec la  
citation allemande à la fin de  
la citation du chap. II. Si vous  
avez besoin de maintenant de vos  
papiers, dites-le-moi, pour que  
je vous les retourne.

25.1.07. 136.613

mon temps s'écoule toujours très  
distamment. Je fais mon service à  
l'université en fonctionnant sou-  
vent, mais sans aucun goût.  
Le travail n'a pas beaucoup d'attrait  
à mes yeux pour faire diversion  
à mes vaines pensées. En dehors  
de celui que m'impose ma fonc-  
tion, il n'y en a aucun qui me  
tente. Tous les projets que j'avais  
conçus, je les ai abandonnés.

Je ne lisais même plus les jour-  
naux avant que la inondation  
contaminât tout de la capitale.  
Maintenant qu'il y a tout de  
nouveau, je m'apitoie sur ceux

qui sont éprouvés et le récit de  
leurs infortunes ne me laisse pas  
indifférent. Ici à Lyon même nous  
avons eu des spectacles grandioses  
offerts par le Rhône en furie;  
il y a eu des dégâts considérables,  
et même des pertes de vie humaine.  
J'ai vu de ma propre yeux un rocher  
qui s'était resté arrêté par une  
amorce de bateau, le corps fendu  
en deux, au milieu d'un courant  
si rapidement rapide qu'on a vainement  
essayé de le retirer. En Savoie la  
maison où nous avons passé s'est  
à tout le rez-de-chaussée submergé;

sur le bord du lac du Bourget ou  
été effroyablement ravagé. Quant à  
Paris, si ce nom en parle pas; vous  
avez eu sans doute autant de détails  
que moi par les journaux.

malgré le mauvais temps, la santé  
de ma femme s'est améliorée lentement,  
et ma fille, dont la maladie nous  
avait empêchés de passer les vacances  
de Noël à Nice, a pu reprendre ses  
études. Nous avons résolu d'aller  
passer nos vacances de Pâques en  
Poitou chez ma belle-mère. Nous  
partirons d'ici le 17 mars pour  
revenir le 7 avril. Ces trois semaines  
passées en famille contribueront, je

P'espère, au rétablissement de notre  
malade. Pour t'êl, nous nous écri-  
blions près de Genève.

Je souhaite vivement que tes parents  
que vous cause t'êl de tant de  
Madame Necker ne s'aggravent point  
et que l'opération dont il s'agit soit  
bénigne. Teny-moi bien au courant  
de tout ce qui se passera. J'y  
prendrai la part la plus grande,  
ayant e'ê rendu par ma propre  
infortune extrêmement sensible à  
toutes tes souffrances d'au delà.

Je vous salue bien cordialement  
Ta main.

Edmond